



Mauvaise  
Donne

Stéphane Lidoine

Stéphane Lidoine

Mauvaise donne

© Stéphane Lidoine, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1545-6

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À Olivia, Noëlle, Yves et Louis*

**Henri,  
Besançon, Jeudi 22 Septembre 1932**

Les grands arbres de la promenade Micaud bruissent doucement au-dessus du flot tranquille du Doubs, leur ombrage semblant s'amuser à jouer avec les clapotis du sillage des petites barques de plaisance. C'est un doux dimanche automnal, une des plus belles saisons de Franche-Comté. La verdure persistante des puissants conifères contraste avec la palette rouge brun des grands marronniers. Sous le feuillage, on peut entendre le petit orchestre de la Mouillère qui joue quelques morceaux populaires au kiosque à musique. Les enfants courent et se cachent derrière les buissons taillés. Les couples se promènent paisiblement, admirant au loin la silhouette un peu fantomatique et en contre-jour de l'austère citadelle Vauban. Quelques camelots vendent journaux et autres cartes postales. Besançon n'est pas encore rentrée dans sa période froide, on en profite encore...

Seul sur son banc, assis face au Doubs, Henri semble absorbé dans ses pensées. Il tient dans sa main son petit carnet de croquis qui lui sert si souvent d'ami. Lorsque le fusain noircit les pages et fixe pour l'éternité ces paysages bisontins, le temps s'arrête et Henri se sent exister. Tant de fois déjà, il a redessiné ces vieux porches, ces arrière-cours, ces petites maisons secrètes de la vieille ville. Mais aujourd'hui, le carnet est fermé, la main est serrée sur la reliure. Il regarde juste les ronds de fumée grisâtres de sa cigarette qui s'envolent vers les berges. Il se sent coupé du monde, comme souvent, dans sa tour d'ivoire...

Comment les choses ont-elles pu basculer si vite ? Comment ce gouffre a-t-il pu s'ouvrir sous ses pieds sans qu'il s'en aperçoive ? Les tourbillons emportés par la rivière dessinent devant lui des dépressions mouvantes comme un écho de ses noires pensées. Il crispe ses doigts sur son carnet...

L'existence lui semblait si simple jusqu'alors. Pas facile, non ! Parfois même rude et sévère, mais la trace était simple, presque évidente. Enfant, dans un respect scrupuleux de la foi, il avait écouté ce que disaient ses parents et ses oncles prêtres. Dieu était tout puissant, il ne fallait pas le décevoir. Il servait donc comme enfant de chœur la messe à Saint-Jean aux matines et le soir à vêpres et devait se confesser régulièrement. Il passait donc une grande partie de

son temps sous les austères pierres grises de la cathédrale de Besançon et l'école Saint-Joseph. Mais il savait aussi se lâcher parfois avec ses copains sur les bords du Doubs, à Rivotte ou à la Citadelle, improvisant de longues balades dans la vieille cité et des baignades dans la rivière à l'insu de ses parents. Dans l'ensemble, il était calme et assez silencieux, travaillait bien à la lumière de minuscules lampes à l'arrière de l'épicerie familiale.

Bien sûr, après le décès de son père Léopold, malade comme un chien des suites de la Grande Guerre, il avait dû franchir les étapes plus rapidement que prévu ! Il fallait bien que quelqu'un fasse rentrer de l'argent au foyer. Il ne voulait pas reprendre la vieille épicerie car tout ce qui touchait à l'argent et le commerce l'ennuyait profondément. Ce qui l'intéressait, c'était la mécanique de précision ! Concevoir, mettre au point des machines, des rouages et les tester. Avec l'aide financière de la famille et de quelques amis, il put étudier avec passion les principes de la mécanique, passer son diplôme à l'École d'Horlogerie et être rapidement embauché par une entreprise de la place. En parallèle, il cultivait aussi son jardin secret, sa passion pour le dessin et l'architecture, dans ses petits carnets.

C'était les années vingt, les années « folles » ou « rugissantes ». Le monde voulait oublier les malheurs de la boue et des tranchées. Le progrès technologique allait à grand pas et les ingénieurs de toutes les disciplines étaient accueillis et respectés comme des petits magiciens qui allaient créer ce nouveau monde tant attendu, nourri par la fée électricité et le roi pétrole. Bientôt, les automobiles commençaient à envahir Besançon, remplaçant peu à peu les vieux tramways et les voitures à chevaux.

Les Magnard, voisins et amis des Landry, appréciaient beaucoup le jeune Henri. Le père, Alfred, un des grands commerçants de Besançon, spécialisé dans les cuirs et peaux possédait un grand magasin dans la rue Des Granges. Il s'était lié d'amitié avec le pauvre Léopold avant-guerre et même s'ils n'appartenaient pas au même monde et n'avaient pas le même rapport à la religion, les deux familles de commerçants avaient fini par sympathiser. Du haut des fenêtres à croisée en accolade du deuxième étage de son appartement, Alfred observait régulièrement le jeune Henri de retour de son travail. Il habitait un magnifique hôtel renaissance, à deux pas de la maison natale de Victor Hugo, au début de la rue Ernest Renan. Avec son grand chapeau et sa pipe noire perdue au milieu d'une épaisse barbe blanche, il faisait un peu penser à un Claude Monet géant

concentré devant ses nymphéas. Mais ses pensées à lui n'avaient rien d'artistique ! À sa femme qui lisait tranquillement en arrière-plan dans le salon, il répétait souvent qu'il aurait bien aimé avoir un fils ingénieur dont il pourrait être fier. Madame Odette le fixait alors avec un certain agacement. « Voyons Alfred. Nous, nous avons déjà nos trois filles dont deux sont déjà mariées avec des hommes de bonne famille. Que veux-tu de plus ? Le pauvre garçon n'a plus que sa mère qui est une bigote irréductible et quelques curés du haut Doubs en guise de famille. C'est pas très joyeux tout ça ! »

Mais Alfred pensait surtout à Mathilde, la plus jeune. Dilettante et fantasque, elle passait beaucoup de temps à l'opéra ou à des soirées mondaines ici ou là. Elle avait vaguement commencé des études de musique pour devenir pianiste, mais n'y passait pas suffisamment de temps pour que ça mène à grand-chose. Elle avait besoin d'un peu de plomb dans la cervelle et de responsabilités. Il était temps d'arrêter cette vie dissolue et de songer à se marier. Le jeune Henri ferait un excellent époux pour elle, et certainement un très bon gendre pour lui !

Le ciel commence à se couvrir au-dessus de Micaud. La pluie comtoise va bientôt reprendre ses droits. Henri quitte soudain ses souvenirs pour retrouver le temps d'un instant le réel. Cette lumière en-dessous des nuages éclairant les remparts de Vauban est magnifique ! D'instinct, il desserre l'étreinte sur son carnet et l'ouvre à une page encore vierge. Il cherche dans les poches de son costume un crayon ou une mine... Trop tard ! Le soleil est maintenant complètement voilé et les rais de lumières étranges ont disparu. Il se rend compte alors que sa cigarette est depuis longtemps consumée et qu'il continue machinalement à mâchouiller un mégot froid entre ses lèvres, presque malgré lui !

Oui, c'est ainsi que les choses avaient dû se passer ! Introduit dans la famille Magnard à plusieurs occasions, il s'était montré plutôt timide mais lorsqu'on l'entreprenait sur ses centres d'intérêts, il pouvait devenir intarissable. L'œil pétillant, il racontait comment il travaillait sur de nouvelles machines de contrôle automatique qui allaient accélérer et améliorer la production des montres à bracelet pour les civils. Ou bien comment il allait « croquer » des hôtels privés dans des arrière-cours interdites ou sur des chantiers de démolition. Et à chaque fois, il donnait quelques anecdotes historiques insolites sur ces différents endroits. Il montrait ensuite ses croquis et faisait l'admiration de toute la famille. La jeune Mathilde était peu sensible aux détails architecturaux du vieux



Besançon mais ce jeune ingénieur avait quand même un certain charme, une certaine dynamique. Il avait 24 ans, elle en avait 21. Avec ses grands yeux amandes, ses cheveux auburn coupés au carré et ses taches de rousseur, elle pouvait passer pour une ingénue, mais elle avait un pouvoir de séduction indéniable et un certain savoir-faire avec les hommes. Henri n'y était pas insensible mais il restait en retrait et avait surtout peur de se retrouver en tête-à-tête avec elle, ne sachant pas trop quoi lui dire. De loin, il préférait les exposés à la collectivité où il excellait par sa pédagogie et son érudition. Parfois, elle jouait un air de piano à la fin de la soirée et sa sœur entonnait quelques airs d'opéra ou d'opérette à la mode, la « Périchole » ou la « Veuve joyeuse » pour le plus grand bonheur des parents. Henri, qui n'y connaissait rien en musique, admirait le tableau de cette famille aisée, si joyeuse. Mathilde était probablement la lumière principale attirant les regards au centre du salon lambrissé et les tentures. Le contraste avec les tête-à-tête quotidiens avec sa mère dans la cuisine austère et les repas sur le pouce au bureau dans le brouhaha des machines était saisissant !

Un soir de juin 1924 où la chaleur dans le salon des Magnard étant devenue étouffante, Henri s'était isolé et fumait tranquillement sa cigarette à la fenêtre. Mathilde l'y rejoignit avec une fume-cigarette à la mode et une magnifique robe rouge cintrée, un tantinet audacieuse. La ville était calme, pas un brin de vent. Quelques réverbères allumés donnaient un aspect jaunâtre à ces vieux toits en tuiles. Elle l'entreprit immédiatement : « Alors mon cher, pourquoi ne dessinez-vous que des paysages et des bâtiments et jamais des personnes ? Vous avez du talent, c'est certain ! Vous devriez essayer... »

— Ma foi, j'ai déjà réalisé quelques portraits, mais je ne suis pas très content du résultat. J'ai pris quelques cours aux beaux-arts vous savez ? Mais je ne sais pas. Les gens me font peur. Les murs, eux, ne trichent pas. Ils se révèlent tels qu'ils sont, avec leur beauté et leurs défauts. Ce que je fais, c'est figer dans le temps un paysage qui se donne à moi dans tous ses détails avant de peut-être disparaître. Le monde change si vite, vous savez ! Mais capter ce qu'il y a derrière un regard, un sourire, une expression de visage... Ça, je ne sais pas faire !

— Tatata... Vous êtes trop modeste, Henri. Je suis sûr que vous réussiriez parfaitement mon portrait.

— Oh non ! C'est... Ce ne serait pas du tout ressemblant. J'aurais trop peur de vous décevoir. Vous êtes si belle... » En disant cette dernière phrase, Henri se



surprit lui-même. Bon sang ! Mais qu'est ce qui lui prenait. « Je veux dire... Il y a certainement... Vous avez dû faire des photographies déjà. Ou des peintres... Non, je... » Mathilde sourit et le dévisagea avec un brin de malice. Elle le laissait s'embourber dans ses explications confuses sans dire un mot pour l'aider. Il détourna alors le regard et s'enfuit vers le centre du salon. Il était blême. Au milieu des discussions un peu lasses de la fin de soirée, le vieil Alfred, accroché à son fauteuil Louis XV écarlate et caché derrière son nuage de tabac, le dévisageait du coin de l'œil, devinant sans doute ce qui allait suivre.

Ce furent ses premiers réels échanges avec Mathilde, ses premiers émois. Il y a une éternité, pense Henri. Et pourtant !..

Quelques gouttes apparaissent et les gens commencent à quitter les lieux. Ils abandonnent la langueur de Micaud pour rejoindre la douceur du foyer. Henri n'est pas si pressé. Il sort sa blague à tabac et se roule une autre cigarette.

Et en effet, les choses allèrent très vite. Mathilde insista plusieurs fois et Henri se mit au travail. Le portrait était assez ressemblant mais trop figé, pas assez vivant. Il le savait, il n'était pas doué pour ça. Il n'empêche, cela avait créé un lien entre eux. Par la suite, elle voulut l'accompagner dans ses sorties citadines. Ils avaient en commun un certain goût pour les lieux interdits et les coins secrets de Besançon. Il en éprouvait une certaine fierté. De son côté, elle le fit sortir de sa bulle et l'emmena au concert ou au théâtre. Il n'était pas mécontent quoique mal à l'aise dans la foule. Mais la joie de vivre de sa compagne, ses rires et ses aimables paroles apportaient comme une touche de douceur dans son monde jusqu'ici très ordonné et un peu froid...

Parfois, les heures passées lors des longs repas avec des amis de toutes sortes l'ennuyaient profondément. Dans ses instants de solitude, il regardait les voûtes du restaurant ou les affiches de publicité sur les murs ou bien il partait faire un petit tour dans les vieilles rues ou sur les quais et ressortait son carnet et son fusain. Ils se retrouvaient et rentraient ensuite ensemble. Tout le long du trajet, elle parlait et lui écoutait patiemment, pas toujours avec une attention formidable, mais cela ne la dérangeait pas. Parfois ils faisaient un petit détour par des petits chemins discrets, ils se tenaient par la main, s'amusaient et riaient, la nuit leur appartenait. Chaque fois, ils se quittaient au pied de l'immeuble des Magnard et elle lui donnait un petit baiser. Chaque fois, il avait l'esprit joyeux avant de rentrer dans le vieil appartement au-dessus de l'épicerie, désormais vendue à son cousin Charles...

La pluie est maintenant installée sur Besançon. C'est une pluie de septembre bien fournie. Henri commence à avoir froid et il se rend compte à l'instant qu'il a oublié de prendre un parapluie. Son chapeau le couvre bien mais il ne veut pas abîmer son petit carnet et décide de rentrer à la maison.... La maison ? Quelle maison ? Oh mon petit Jacques ! Où pouvons-nous aller désormais ?